Document généré le 19 juil. 2025 10:50

XYZ. La revue de la nouvelle

Marcher sur une craque

Jill Sexsmith

Numéro 145, printemps 2021

URI : https://id.erudit.org/iderudit/94809ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Sexsmith, J. (2021). Marcher sur une craque. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (145), 64–71.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Marcher sur une craque

Jill Sexsmith[1]

La première fois où notre bonne, Bella, m'a dit que j'allais avoir une belle-mère, c'était comme si elle m'annonçait que j'allais recevoir un chiot. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre. Les histoires qu'on me racontait le soir avaient rempli mon esprit des nez verruqueux des belles-mères, de leurs couvre-feux déraisonnables et de femmes au gros derrière qui boitaient dans des chaussures d'où débordaient les pieds.

Puis un jour, tu as fait ton entrée, élancée et délicate. Je t'observais, cachée derrière le canapé. Une arabesque tout en cachemire. J'aimais ton portefeuille et cette façon que tu avais d'en retirer un billet pour laisser un pourboire au portier. Tu connaissais son nom.

J'admirais tes mains et tous ces os fins se profilant sous ta peau, chacun des doigts coiffé d'une manucure flamboyante. J'avais déjà entendu mon père parler de femmes qui ne levaient jamais le petit doigt, et je savais que tu étais l'une d'entre elles.

Mon père t'a retiré ton châle. T'a dévoilée. À côté de ta grâce, il avait l'air rugueux et hésitant. J'ai alors espéré ne jamais être rugueuse. J'ai espéré te ressembler une fois adulte — espéré avoir des mains comme les tiennes. Tandis que mon père t'escortait dans le corridor, tes talons aiguilles foulaient le plancher de marbre avec une douceur étonnante. Tes chaussures épousaient parfaitement la forme de ton pied.

Lorsque nous nous sommes rencontrées, je me suis fait passer pour une plante.

— Es-tu un arbre à caoutchouc ou un hibiscus en fleurs ? Tu m'as pris la main comme si c'était une feuille.

— La chose en fleurs.

---

1. Jill Sexsmith, *Somewhere a Long and Happy Life Probably Awaits You*, Winnipeg, ARP Books, 2016, 159 p.

— As-tu besoin de beaucoup d'eau et de soleil pour grandir ?

J'ai acquiescé. Tu t'es penchée et m'as embrassé la joue. Ton odeur était la bienvenue, même si je n'arrivais pas à la nommer.

— Assez, maintenant.

Mon père t'éloigna de moi.

Lorsque tu te plaçais de profil, j'avais l'impression que tu étais faite en carton. Tu portais des gants et fumais de longues cigarettes sur notre balcon. Tu avais la peau si pâle et si mince que j'aurais juré voir la fumée descendre dans ta gorge et se déployer en volutes dans tes poumons.

Je croyais que tu étais une vedette de cinéma venue jouer des scènes avec moi. À Noël, j'ai insisté pour recevoir une claquette de cinéma. Acte I, scène 1 : mon père m'assure que tu ne joues pas un rôle. Je n'ai pas arrêté de t'observer attentivement pour autant ; je scrutais tes paumes pour voir si tu n'y avais pas noté tes répliques. À mesure que tes biens affluaient dans notre maison, je les passais au peigne fin pour m'assurer qu'ils n'étaient pas des accessoires. Puis le flot de boîtes a cessé et tu étais enfin là en entier. Déballée.

Acte II, scène 1 : tu m'accompagnes à mon premier cours de natation de l'année. Tu n'as pas daigné venir dans l'eau avec moi, mais tu as regardé dans mon sac pour t'assurer qu'il contenait des serviettes et des flotteurs. Tu m'as conduite jusqu'au vestiaire des filles, où j'ai été interceptée par une vraie mère.

Tu étais assise dans les gradins. Je t'ai envoyé la main et tu as levé une main gantée. Je me cachais souvent derrière le bord de la piscine pour voir si tu plongerais pour me sauver si je me noyais. Quand tu ne pouvais pas me voir, tu te levais et interpellais mon entraîneur. J'ai interprété cela comme un bon signe. Acte II, scène 2 : mon père m'assure qu'il poursuivrait quiconque me laisserait me noyer. Je n'avais donc aucune raison de m'inquiéter.

J'ai commencé à passer beaucoup de temps dans ta garde-robe et j'y emmenais souvent jouer des amies. C'était comme

voyager dans un pays étranger. On s'enroulait dans tes foulards. On troquait tes bijoux contre de faux billets.

Mon amie, Harriet, a trouvé tes manteaux de fourrure dans ce qu'elle appelait des sacs à cadavres. Elle a étendu les sacs sur le plancher et les a ouverts. Elle m'a expliqué que tu avais assurément abattu des coyotes, des visons, peut-être un guépard et, pire que tout, des lapins. Elle a affirmé que sa mère te cracherait dessus la prochaine fois qu'elle te verrait. Rien de personnel.

Je lui ai parlé de tes compétences exceptionnelles à titre de belle-mère, lui ai dit que tu alerterais les autorités si tu pensais que j'étais en train de me noyer.

Harriet a sorti le manteau blanc du sac et me l'a tendu. Elle a déchiré la doublure ; on pouvait voir les lignes de couture reliant les lapins. Acte III, scène 1 : soixante-trois lapins.

Harriet a passé le manteau autour de ses épaules et s'est mise à gambader en le laissant traîner derrière elle.

— Je pleure soixante-trois lapins. Dieu ait leur âme.

Elle a froncé le nez et a flatté le manteau. Harriet avait un lapin, un gentil angora français.

— Ils ont probablement été froidement abattus.

Lorsqu'elle a eu fini de gambader, on a placé les manteaux sur le plancher et tracé leur contour avec une craie. On a ensuite pris tous tes vêtements et on les a lancés en bas du balcon. Qui sait ce qui avait pu être tué dans la confection de tes différents habits et dessous intimes ?

Scène finale : je regarde des versions de toi, vides, flotter jusqu'au trottoir, trente étages plus bas. Tu es sortie fumer une cigarette. J'ai contemplé la tempête qui grondait dans tes poumons. Le bout de tes doigts émettait des éclairs. En silence, on a regardé des parties de toi étalées au sol.

J'ai continué à t'observer un bon moment après que tu as eu expiré.

Tu m'as confié que l'élément le plus réjouissant de ton mariage avait été que ta robe soit restée immaculée. Tu l'as remise dans sa boîte.

— Sauf pour le dessous de la traîne. Mais ce n'est pas réaliste de s'attendre à autre chose, non ?

— La plupart des gens ont dit que tu n'étais pas censée porter du blanc de toute façon. On dirait que tout est bien qui finit bien.

En silence, tu as glissé la boîte sous le lit. J'ai demandé à ravoir mes gants blancs.

— Ils étaient la « partie empruntée » de ta tenue.

Tu me les as redonnés, ils étaient impeccables ; les petits bijoux sur le côté brillaient encore plus qu'avant. Tu m'émerveillais. J'ai toujours voulu te le dire. Tu connaissais mille et une façons d'enlever une tache. D'encre (du fixatif). De gomme (du beurre d'arachide). De boue (de la crème à raser). De sang (de l'ammoniaque et de l'eau froide). Tu considérais l'atteinte d'un blanc pur comme ta plus grande réussite. Tu détestais l'électricité statique et parcourais la maison au son du pschitt pschitt de ta bombe aérosol. Tu éternuais continuellement et arpentais furieusement le penthouse en affirmant que nous hébergions des allergènes uniquement pour te contrarier. Tu me regardais nager. Je pense que tu trouvais l'odeur du chlore enivrante.

Tu étais toujours en train de plier des vêtements et de repasser des choses : des sacs à main et des chaussures, des manteaux de cuir. Tu disais que les plis t'offusquaient profondément. Tu as accusé Bella d'être kleptomane lorsque tu ne trouvais plus ton défroisseur à vapeur Braun. J'ai défendu Bella, mais j'aimais bien le mot *kleptomane*. J'ai parlé de cette histoire de kleptomanie à mon père. Il n'a pas cherché à mentir. Il a dit que je ne devrais pas prêter attention à ce que tu disais parce que tu étais détraquée. J'aimais bien ce mot aussi. J'ai dit à mes enseignants qu'ils étaient détraqués. J'ai dit à mon entraîneur de natation qu'une kleptomane avait volé mes bouchons d'oreilles. Un monde nouveau de maladies s'ouvrait à moi.

Parfois, les fins de semaine, on s'allongeait ensemble dans le lit.

— Pas trop près, me disais-tu.

Je pense que tu m'aimais bien, mais que tu craignais mes doigts collants et mes mains non aseptisées. Tu as peut-être utilisé le terme *usine à germes*. Je me suis rapprochée. Quand tu as eu terminé ton cocktail, tu as porté une petite épée à ta bouche et en as sucé les olives. Je voulais cette épée. J'imaginais tout ce que je pourrais transpercer grâce à elle. Je convoitais une arme facile à cacher.

— Comment fais-tu pour manger des olives si tôt ? ai-je demandé.

— Recommandation du médecin.

Pendant que tu dormais, j'ai fouillé dans tes médicaments ; j'admirais leurs différentes formes et couleurs. Des initiales étaient gravées sur certains comprimés, comme sur notre argenterie. Des médicaments faits sur mesure. Ainsi tu étais une détraquée unique en son genre. En rognant les comprimés, je suis arrivée à les faire entrer dans mon distributeur PEZ. J'ai déambulé dans la cour d'école en offrant à mes camarades de classe du lithium et des Prozac, directement de la bouche d'Homer Simpson.

Tu es venue me chercher à l'école ; tu as promis au directeur et à tous les parents inquiets qu'une sérieuse réprimande m'attendait.

— C'est imminent, as-tu dit en m'attrapant la main.

Une fois dehors, tu as sauté sur le capot d'une voiture, as marché sur son toit, son coffre, puis tu as sauté sur la voiture suivante.

— J'ai déjà été gymnaste, as-tu déclaré.

Tu t'es plainte des décapotables, des systèmes d'alarme et des personnes qui ne nettoyaient pas leur véhicule.

— J'avais les pieds propres.

Sur la 5e Avenue, on a écrit « Je suis un porc » et « Au secours ! Lavez-moi ! » dans la croûte poussiéreuse sur les portières des voitures. Au coin de la rue, un policier nous a interceptées. Je lui ai dit que je ne te connaissais pas, ce qui ne l'a pas empêché de nous entasser à l'arrière de sa voiture.

— Je ne suis pas intoxiquée, tu as dit. Mon équilibre semble avoir été compromis. Ça ! c'est le vrai mystère ici.

J'ai demandé à parler à mon avocat, mais c'est mon père qui est arrivé.

— Je suis ici pour récupérer ma fille, la revendeuse de drogue, et ma femme, la vandale saoule.

Nous étions des détenues et mon père, le surveillant.

Mon père m'a accompagnée à l'hôpital pour détraqués. Pendant qu'il parlait aux médecins, j'ai trouvé ta chambre. Tu avais l'air si petite dans ton lit. J'ai regardé en dessous pour m'assurer qu'il n'y avait pas de monstre ou, pire encore, de moutons de poussière.

— La voie est libre, ai-je annoncé.

Tu as souri. Je t'ai dit que j'étais venue pour te sauver de l'électricité statique, pour rendre tes blancs plus blancs que blancs et tes couleurs plus vives.

Je t'ai donné un panier rempli de tes objets préférés : du détergent à l'eucalyptus, un rouleau antipeluches et des sacs pour laver les sous-vêtements. J'avais aussi apporté du champagne. Les poignets entourés de bandages, tu as fait sauter le bouchon sous les couvertures.

— Longue vie à celle qui saute sur les autos, ai-je lancé.

— Santé à celle qui fout la merde.

Tu as incliné la tête vers l'arrière et ton champagne a disparu. Tu as affirmé que tu adorais le champagne. Lorsque renversé, il ne laisse jamais de tache.

C'est avec toi que j'ai bu mon premier verre. Un Dom Pérignon tiède dans un gobelet en papier.

Quand mon père nous a trouvées, il m'a installée dans un fauteuil roulant et m'a poussée en dehors de ta chambre. Je ne voulais pas t'abandonner là, tout entortillée dans ta jaquette blanc cassé. J'ai sorti ma miniépée, mais ça a juste fait rire mon père. J'ai lancé un au revoir pompette et c'est là que j'ai finalement compris ton langage. Cette façon hostile que le monde avait de tournoyer vers toi.

Lorsque je suis revenue à la maison, j'ai couru au parc pour me tacher les genoux sur le gazon. J'ai renversé du jus de canneberge sur les chemises blanches de mon père. Je les ai raccrochées et j'ai laissé les traînées de couleur en imprégner

le tissu. Je t'ai imaginée revenir à la maison et déclarer qu'il faudrait des heures pour les faire disparaître.

Il est arrivé dans une nouvelle voiture et tu étais perchée à ses côtés, les mains sur le volant. De multiples portes et possibilités se sont ouvertes d'un seul coup.

— Tu hérites de mes années de puberté, ai-je dit lorsque tu es entrée dans notre maison. On a un gros programme.

Tu m'as ébouriffé les cheveux comme pour dire que je serais tolérée.

— J'ai reçu des courriels au sujet d'implants mammaires. Ça ne va pas pousser tout seul, ces affaires-là.

Tu es repartie.

— J'ai besoin d'un conseiller ! Est-ce que je dois les frotter avec de la racine de pissenlit ou des patates douces sauvages mexicaines ?

Tu avais le don de disparaître lorsque j'avais le plus besoin de toi. J'ai appelé la police. J'ai rempli une déclaration de personne disparue. J'ai appliqué de la poudre à empreintes digitales. J'ai caché une caméra.

J'avais des questions que je devais poser à une mère. C'est quoi, l'affaire avec les règles ? Je n'étais pas convaincue que j'allais pouvoir faire la roue sur la plage vêtue d'un maillot de bain blanc.

Tu m'as laissé une note : « Demande à Google. »

J'espérais te voir à une de mes prestations, mais tu m'écrivais des lettres de regrets. Tu en avais écrit suffisamment pour couvrir l'année à venir.

« J'ai le regret de vous informer que je n'assisterai pas à la comédie musicale de votre école. J'ai entendu dire que vous êtes splendide dans le rôle d'Annie. Merde. »

« J'ai le regret de vous informer que je n'assisterai pas à votre récital de piano. Merde en *do* majeur. »

« J'ai le regret de vous informer que je ne pourrai assister à votre compétition de natation, comme l'odeur du chlore m'importune. Merde style libre. »

J'ai essayé de me rappeler ton visage, mais en vain. Quand tu passais devant un miroir, je ne voyais jamais ton reflet.

Que de la fumée. Je pensais que c'était parce que j'étais trop petite pour voir aussi haut, alors j'ai pris une chaise et me suis mise à te suivre partout. Une fois arrivée et grimpée devant le miroir ? Rien. Je plaçais des miroirs devant ton visage et lorsque je regardais, je n'y voyais que moi.

Tu étais si ordinaire. Je pensais que tu étais la nounou. Tu étais son choix pratique. Sa Chevy. Tes sous-vêtements créaient une démarcation sur tes vêtements, tes idées étaient raisonnables. On pouvait manger à la même heure, chaque jour. Faire mes devoirs ensemble. On communiquait.

Nous avons intégré un groupe de soutien, où on s'assoyait en cercle, le cercle de l'amour. On se serrait les mains. Toutes les belles-filles portaient des chandails à capuchon noirs et sortaient du cercle pour se mordre les ongles jusqu'au sang.

Quand est venu mon tour de parler, la séquence des événements est devenue floue, les torts ont changé de camp. J'insérais les mauvaises mères dans les mauvaises scènes. Dans mes récits, j'avais trois ans alors qu'en réalité j'en avais quatre et dix alors que j'en avais deux. Peu importe mon âge, j'étais toujours innocente.

Selon l'animateur du groupe, la fête des Mères représentait l'occasion idéale pour exprimer notre gratitude. Je t'ai écrit une note de congédiement : « Merci pour vos bons services. »

Cette histoire de lien d'attachement ne fonctionnait pas pour nous, alors on m'a envoyée au pensionnat — empaquetée et fedexée. Lorsque je suis revenue pour les fêtes, tu avais transformé ma chambre en atelier de scrapbooking. Sans rancune.

Je me suis demandé où je m'installerais à mon retour, en juin. Tu m'as dit que j'irais dans une école de savoir-vivre pendant l'été et qu'en attendant, je pourrais rester dans la chambre d'amis.

Je savais que mon père mettrait un terme à toute cette comédie. Je l'ai appelé et lui ai demandé :

— Ai-je vraiment besoin de savoir vivre ?

Et, sans hésiter, il a répondu : oui.